

# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST

C'est une histoire incroyable que celle de James Edward Deeds, celle d'un jeune homme de 17 ans interné de force par un père autoritaire, qui perd très certainement la raison à force d'électrochocs et qui raconte son histoire (réelle ou fantasmée) dans des dessins récupérés par hasard par un enfant de 14 ans dans la poubelle de l'hôpital psychiatrique de Deeds. Cet enfant a gardé ces dits dessins pendant 30 ans, avant de les céder à un libraire qui les a mis en vente sur eBay en 2006. Un collectionneur les repère, fasciné par ces portraits d'un auteur qui est alors anonyme et l'enquête commence pour retrouver l'identité de celui baptisé « Electric Pencil ». Le galeriste Christian Berst raconte pour AMA l'histoire passionnante de cette redécouverte à l'occasion de l'exposition qu'il lui consacre jusqu'au 18 janvier, autour d'une quarantaine de ces dessins. Événement.



« Le travail de James Edward Deeds n'a été, à première vue, destiné à personne en particulier : c'était quelque chose qui lui permettait de remettre en ordre ses obsessions, de faire tenir son monde debout... »

### Pourriez-vous nous expliquer comment est né le projet de présenter les dessins de cet artiste dans votre galerie ?

C'est toujours l'accident d'une découverte ! J'ai vu la première exposition de James Edward Deeds alors que je me trouvais à New York : le collectionneur Harris Diamant qui l'avait découvert présentait alors l'ensemble des dessins. Au même moment paraissait un article dans le *New York Times* et dans *Art in America*, dans lesquels les journalistes s'extasiaient sur ce travail, articles qui ont conduit à déclencher une véritable enquête ayant permis de découvrir la véritable identité de l'auteur appelé jusqu'alors « Electric Pencil ».

### L'exposition s'est tenue il y a quatre ans, donc, à ce moment, on ne connaît pas encore l'auteur. Comment l'enquête a-t-elle été menée ?

Ce sont des gens de sa famille qui, en voyant l'article et les reproductions dans la presse ont réagi et ont pris contact avec Harris Diamant à travers le journal. Ils ont appris l'histoire de Deeds que l'on découvre dans un petit film avec les témoignages de la nièce (qui a reconnu les dessins de son oncle qu'elle avait vus enfant), de personnalités qui ont travaillé sur la redécouverte des archives familiales, de l'hôpital, ce qui nous a permis de comprendre l'essentiel de son histoire. Avant cela, on pouvait éventuellement supposer l'origine géographique de Deeds car ses dessins étaient produits sur des documents à en-tête de l'hôpital où il était interné, le State Lunatic Asylum n° 3 dans le Nevada. On l'a appelé « Electric Pencil » en pensant qu'il avait mal orthographié le nom que l'on retrouve sur les dessins, mais non. Dans « Ectlectric Pencil », le ECT est l'abréviation de « Electroconvulsive Therapy », la thérapie par électrochocs !

### Que sait-on aujourd'hui de ce créateur ?

Nous avons appris que c'est à l'issue d'une dispute violente avec son frère que son père, très autoritaire, et qui avait peut-être une préférence pour un fils, a décidé arbitrairement, comme on pouvait le faire à l'époque sans avis médical ou autre, de faire interner James. Il avait alors 17 ans et n'est sorti de l'hôpital que pour passer les dernières années de sa vie dans un hospice, abandonné de tous, où il mourra en 1987. Son frère est quand même venu le voir à plusieurs reprises, puisque nous avons des photographies des deux frères dans le parc de l'hôpital.

*he Pephool Thoes. Gingr. Snaps (2425), verso, circa 1950. graphite et crayon de couleur sur papier administratif, 23.5 x 21.4 cm, courtesy Christian Berst*

# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST

### **Cette nièce qui s'est souvenue des dessins de son oncle petite avait-t-elle d'autres souvenirs ? A-t-elle pu donner d'autres détails ?**

Elle a d'autres souvenirs sur qui il était, ce qui conduit à penser qu'il est assez probable que ce garçon ne souffrait d'aucune psychose. Il avait simplement une adolescence assez agitée et un père autoritaire. Ce qui rend l'histoire encore plus tragique c'est qu'il a été traité aux électrochocs à raison de deux ou trois fois par semaine sans autre motif que de s'être emporté à un moment donné et que sa famille a décidé de le faire placer d'office. C'est terrifiant.

### **Est-ce que l'on ressent cette violence dans ses dessins ?**

Oui, il y a une détresse et une stupeur qui est particulière au traitement qu'il a subi et que l'on retrouve dans l'exorbitation très manifeste et systématique des portraits, que ce soit celui d'un juge, d'une jeune femme de ses souvenirs, de son entourage, d'une infirmière... On ne connaît pas l'identité de toutes les personnes dont il dresse le portrait, mais toutes ont les yeux exorbités, alors qu'on se doute bien que toutes n'étaient pas de son côté de la barrière. Il opère une sorte de projection et les traite comme si eux aussi vivaient dans le même contexte, dans les mêmes conditions et subissaient les mêmes traitements par électrochocs. Ils sont une projection de la stupeur dans laquelle il se trouve.



*Jack Rock. Of. Ages  
(5859), recto, circa  
1950. graphite et  
crayon de couleur sur  
papier administratif,  
23.5 × 21.4 cm, cour-  
tesy Christian Berst*

# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST

Il y a également un caractère assez théâtral dans la mise en scène des personnages avec ce drapé qui encadre de nombreux portraits.

Il arrive par moment qu'il théâtralise ses compositions et il y a également des éléments symboliques. On voit qu'il y a un traitement distinct entre le dessin figurant sur la partie imprimée avec l'en-tête de l'institution et celui sur l'autre versant de la feuille. Ce dernier était réservé au dessin qui lui demandait le plus d'attention et de soin — la plupart du temps le portrait —, et le verso de cette feuille était consacré à un souvenir d'une visite d'un site — donc il y avait des éléments géographiques, peut-être se rappelait-il de moments de son enfance —, ou à des animaux sauvages (des lions, des singes). Il représente aussi des moyens de transport, image que l'on retrouve de façon fréquente dans l'imaginaire des personnes qui sont recluses, le symbole de l'évasion, du voyage. Le train ou la voiture deviennent la capacité de se transporter ailleurs et de rêver à d'autres horizons.

### Est-ce que quelque chose revient de façon récurrente dans son dessin, une marque ou un élément qu'il répète ?

Ce n'est pas tant un élément que la manière, c'est-à-dire qu'au premier abord, on a l'impression que ce sont des dessins naïfs, bien soignés et sans aspérité particulière. Le contrepoint de cette première impression est cette terreur, cette stupeur dans les regards : il y a un cri silencieux. Tout cela est malgré tout maîtrisé : chaque cheveu est dessiné avec un soin particulier, on voit le traitement des volumes, on voit sa manière d'utiliser les grisés pour les pommettes, pour les mentons, la bouche finement dessinée et les gens sont habillés avec raffinement. Les toilettes sont visiblement d'un autre âge, faisant plutôt référence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup> siècle, passées de mode au moment où ces dessins ont été réalisés, c'est à dire globalement entre 1935-1955.

Dans sa façon de dessiner, même s'il qualifie les personnages qu'il représente (le docteur, le chef, la juge...), on a l'impression d'être face à un stéréotype ; les lèvres sont toutes semblables par exemple, comme si on était simplement face à une idée plus qu'un à un véritable portrait. Oui, les femmes ont presque toujours la même chevelure abondante, ces chevelures léonines qui là encore sont des coupes qui se réfèrent plus au XIX<sup>e</sup> siècle qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi cet anachronisme ? Pourquoi ce bond dans le temps ? Pour probablement parler des gens qu'il connaissait, peut être que le fameux juge est celui qui a prononcé la décision de son enfermement définitif, mais le mystère reste épais quant à l'identité de ces personnages.

### Depuis cette découverte, y a-t-il d'autres informations qui ont émergé ?

Non, pas en dehors de ce qu'on a pu apprendre au cours de cette enquête. À moins d'avoir accès un jour à toutes les archives de l'hôpital, pour l'instant on n'a rien appris de plus. On peut imaginer que d'autres dessins puissent ressortir un jour d'un grenier, ou qu'il a envoyé des dessins à des proches. C'était le cas pour Carlo Zinelli, on a retrouvé sur le tard des dessins car il écrivait de temps en temps de l'asile de Vérone à sa sœur et à sa famille, tout en accompagnant ses cartes postales d'un petit dessin. On les a retrouvés longtemps après.

### Le collectionneur Harris Diamant, qui a découvert des dessins sur eBay, était-il collectionneur d'art brut ?

Non, pas stricto sensu, il était avant tout artiste ... et savait regarder. Ces dessins l'ont touché et sa première intention n'était pas de les vendre. Il voulait d'abord en publier une monographie avec l'ensemble des dessins, en céder peut-être quelques-uns pour couvrir les frais qu'il avait engagés, mais sans les disperser tous aux quatre vents.



*Steamer Ship Rucian (3839),  
recto, circa 1950.  
graphite et crayon de couleur  
sur papier administratif,  
23.5 × 21.4 cm,  
courtesy Christian Berst.*

# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST

### **C'est assez incroyable de s'engager dans la publication d'une monographie sur un artiste dont il ne connaissait rien !**

Il sentait bien qu'il y avait une histoire qui relevait, dans le plein sens du terme, de l'extraordinaire. Ce ne sont pas des dizaines de milliers de personnes enfermées dans les asiles au même moment qui ont produit ce type d'œuvre ! Des créateurs de ce niveau restent l'exception. Ce sont des pépites.

### **Est-ce qu'aujourd'hui, puisque nous connaissons l'identité de l'auteur et son histoire qui est aussi dramatique que la découverte est fabuleuse, l'aura de l'œuvre est plus importante et participe à la création d'un mythe ?**

En ce sens, c'est devenu non seulement un mythe mais l'illustration d'une sorte d'archétype de destin brisé assez terrible. Alors qu'est-ce que ça ajoute à notre compréhension de l'œuvre ou à notre enrichissement personnel de connaître l'histoire ? Elle s'incarne, c'est comme si on passait de deux à trois dimensions. On perçoit un volume, une profondeur, une perspective qui se développe autour de cette œuvre. On peut même mettre un visage sur l'auteur de ces dessins, ce qui change tout. Quand on est en présence de ce type d'œuvres, il y a une part d'humanité déjà exacerbée, mais quand cela se rattache vraiment à une personnalité, la dimension artistique et humaine arrivent sur le même plan.

### **Y a-t-il d'autres créateurs qui ont une histoire comparable ou proche ? Dans le processus de la découverte ?**

Je pense à l'un des plus célèbres de l'art brut, Henry Darger, sans famille, ni proches, personne ne pouvait témoigner de son identité, de son parcours. Une fois mort, on a découvert dans sa chambre l'ampleur du travail qu'il a réalisé pendant toute sa vie. L'histoire qu'il a écrite relève du conte — ce qui résonne différemment lorsque l'on sait que son livre de chevet était *Le Magicien d'Oz* — fortement teinté d'autobiographie, mais on ne pouvait pas le savoir au moment où on l'a découvert. On sentait une histoire tragique avec ces petites filles qui avaient des sexes de petits garçons et qui

se faisaient étrangler par des professeurs. La première impulsion de beaucoup — c'était le climat de l'époque — était de dire qu'il devait être pédophile, mais on a découvert que c'était lui qui était victime des pédophiles. Lorsqu'il est mort, il est parti avec son secret. Là aussi, étape par étape, on a réussi à reconstituer, à retricoter les fils et faire en sorte que tout cela prenne place dans une perspective incarnée, dans son humanité. Il a vécu une enfance terrible et cette histoire est assez proche.

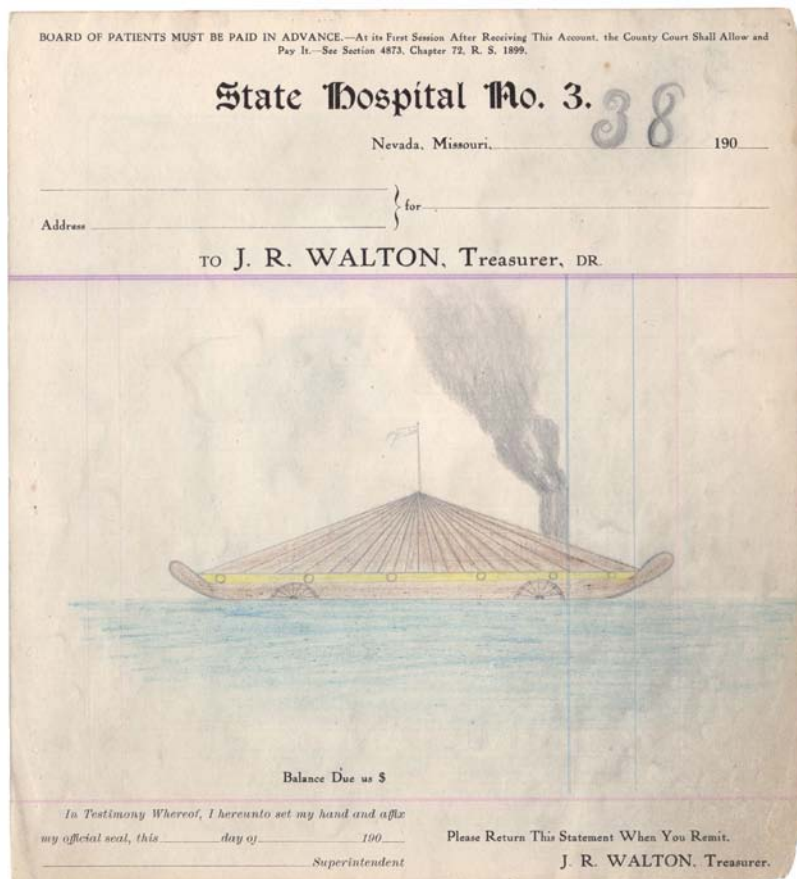
### **Vous mettez en parallèle Darger et Deeds, tous deux ont connu souffrance et douleur, et une redécouverte fabuleuse. Est-ce que ces ingrédients participent du prix de l'œuvre ?**

Darger est aujourd'hui très cher, les dessins de James sont autour de 10.000, 12.000 euros, ce qui n'est pas peu par rapport à d'autres créateurs. Non, en définitive, le prix juste est toujours celui que les gens sont prêts à payer, cela peut apparaître injuste pour ceux qui ne peuvent pas se l'offrir. La valorisation d'une œuvre repose sur une sorte de partenariat librement consenti entre un marchand et un collectionneur, avec quelques éléments de comparaison pour pondérer. Mais comparaison n'est pas raison...

### **Oui, est ce que la même œuvre avec ou sans la révélation de l'histoire serait vendue le même prix ?**

Ce n'est pas l'histoire qui suffit à faire le prix. J'ai été confronté à ce type de situation, où on m'invitait dans telle institution psychiatrique pour rencontrer tel patient, on me racontait d'abord son histoire, incroyable, mais face à la production, il n'y avait aucune œuvre.

*Steamer Ship Rucian (3839),  
verso, circa 1950.  
graphite et crayon de couleur  
sur papier administratif,  
23.5 × 21.4 cm,  
courtesy Christian Berst.*



# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST



*Rebel Girl Lion (169170),  
verso, circa 1950.  
graphite et crayon de couleur  
sur papier administratif,  
23.5 × 21.4 cm,  
Courtesy Christian Berst*

### **Connaître l'histoire donne plus de volume, une capacité à s'identifier, une proximité parce que s'incarnant. Est-ce que si cela nous touche plus cela peut augmenter le prix ?**

Je ne suis pas sûr. Je ne savais rien au moment où j'ai découvert cette œuvre et j'ai trouvé ses dessins extraordinaires. On m'aurait dit alors qu'ils coûtaient 10.000 euros, j'aurais trouvé cela cohérent pour la qualité du travail, et là encore, ce n'est pas une redite par rapport à ce que l'on connaît déjà. Il y a des œuvres qui portent en elles une charge, une transe décelable au premier coup d'œil, et ajouté à cela, il y a la rareté. Il y a seulement 140 feuilles en tout. Et plus de la moitié ne seront jamais vendues par le collectionneur.

### **Aujourd'hui, combien de feuilles sont disponibles sur le marché ? Uniquement celles présentées à la galerie ?**

Il y a quelques feuilles qui sont à New York et d'autres qui ont rejoint des collections privées. Je dirais que cela doit représenter 70 feuilles, et 45 sont ici.

### **Est-ce qu'il y a certaines caractéristiques dans son travail qui peuvent être rattachées à ce groupe art brut, qui agiraient comme des indicateurs nous signalant que nous sommes en présence d'un créateur d'art brut ?**

Selon la typologie des créateurs que nous trouvons sous cette appellation d'art brut, Deeds remplit déjà une majorité des critères : à savoir qu'ils ont produit une œuvre dans l'isolement le plus total, souvent à la suite d'une rupture existentielle, d'une fracture parfois brutale, parfois tragique (ce ne sont pas toujours des destins tragiques mais il y en a un certain nombre). Le travail de Deeds n'a été, à première vue, destiné à personne en particulier : c'était quelque chose qui lui permettait de remettre en ordre ses obsessions, de faire tenir son monde debout, pour lutter contre le morcellement, la fragmentation à laquelle il était livré par une situation qui devait être terrible à vivre.

# Interview...

## JAMES EDWARD DEEDS, THE ELECTRIC PENCIL : ENTRETIEN AVEC LE GALERISTE CHRISTIAN BERST

Ce qui est le plus important n'est pas tant que ce ne soit pas destiné à une personne en particulier. Je crois qu'avec ce type de personnalité, de situation extrême, paroxystique de l'existence qui conduit à une œuvre, cette œuvre justement a une nécessité d'être. À un moment donné, il faut que la douleur, la détresse, l'exaltation ou la folie bâtisseuse d'un schizophrène puissent se déployer. Je pense que finalement le public ou le spectateur arrivent vraiment au second plan. Peut-être que Deeds avait envie de nous faire part ou de témoigner de quelque chose, et peut être pas.

**Il a pris soin de ses dessins puisqu'il les a cousus, réunis, il racontait comme une histoire dans ce livre.**

C'était peut-être son album de famille fictive, réelle ou fantasmagique.

**En tout cas il y avait un lien entre ses personnages.**

Oui, et le premier lien était avec Deeds lui-même : ils ont tous comme dénominateur commun le fait d'avoir été dessinés par Deeds. Il en est le père en quelque sorte.

**Le fait qu'il ait cousu ces dessins est aussi très symbolique, c'est une manière de représenter le lien avec ce fil.**

Il y a la nécessité d'un lien, de cette suture, un moyen de se rassembler là encore et de faire tenir les choses ensemble en les rassemblant dans cette reliure récupérée, donc oui, il y a manifestation peut-être là encore d'une autobiographie codée comme chez Darger, mais il faut se méfier des projections hâtives, toujours se garder de surinterpréter, car tous les schémas ne sont pas répliquables à l'envi. ■



*Christian Berst*  
©Pierre Emmanuel Rastoin

### ART MEDIA AGENCY (AMA)

Art Media Agency (AMA) est éditée par la société A&F MARKETS, SARL au capital de 40.000 EUR, RCS Paris n°530 512 788. 267 rue Lecourbe, F-75021 Paris, France.

**Directeur de publication :**  
**Responsable de la rédaction :**  
**Contact :**  
**Diffusion :**

Pierre Naquin  
Henri Robert  
**dropbox@artmediaagency.com / +33(0)1 75 43 67 25**  
120.000 abonnés